

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 17 JUILLET 1897

Les Enfants Martyrs

DEUX INNOCENTS

TROISIÈME PARTIE

Au Bord du Crime

II

(Suite)

—Vous ne me pardonnez pas ?

—Est-ce que vous y tenez beaucoup ?

—Mon Dieu ! ce sera comme vous voudrez, Juliette...

C'était un étrange entretien que celui-là, entre ces deux êtres qui jadis s'étaient bien aimés cependant et pour lesquels la vie avait paru s'ouvrir heureuse.

Ils se parlaient presque comme deux étrangers.

Elle, tout occupée de sa fille, ne pensant qu'à sa fille, n'ayant qu'un but à sa vie, une ambition, un bonheur possible : sa fille bien-aimée qui allait lui être rendue !

L'autre, ennuyé au fond de cette rencontre et essayant, avec quelques centaines de mille francs, de se débarrasser de ce remords vivant, de ce mauvais souvenir de sa vie qui le gênait...

—Cependant, Juliette, j'ai le droit d'assurer l'avenir de ma fille... Ce droit, vous ne pouvez le méconnaître...

—Oh ! vous allez l'invoquer, peut-être ! dit-elle avec douceur.

Elle le regardait de ses yeux fiers, mais toujours sans provocation comme sans reproche.

Il baissa la tête.

—Vous savez, dit-il tout à coup, délibérément, que nous ne sommes plus mari et femme...

Elle se leva, saisie, bouleversée.

—Ah ! dit-elle.

—Oui, nous sommes divorcés... Je ne suis pas resté longtemps à New-York. J'y fis quelques économies pourtant, puis j'eus la chance de trouver un commanditaire... Je revins à Paris... J'y fis rapidement une très grosse fortune... A Paris je courus à notre ancien appartement de la rue de la Montagne-Sainte-Genève. On ne vous y avait pas revue depuis votre départ. Je m'informai. Toutes mes recherches furent inutiles. Peut-être que si je vous avais retrouvée alors...

Il n'acheva pas sa pensée.

—Divorcés ! dit-elle... ne voulant pas y croire.

—Oui... j'attendis des années... Enfin, il y a quatre ans, je fis constater votre disparition et prononcer le divorce...

Elle pleurait silencieusement.

Cela lui semblait une honte, un déshonneur pour elle.

—Et vous êtes remarié, sans doute ?

—Non, non, dit-il avec une étrange vivacité...

Elle se leva. Elle souffrait.

—Monsieur, dit-elle, plus tôt je verrai ma fille et plus tôt je serai heureuse... et puisque vous consentez à me donner...

—Oui, tout de suite...

Et, la regardant avec une sorte de crainte respectueuse :

—Ainsi, rien de plus.

—Rien, rien.

—Venez donc...

Il tira d'un tiroir deux billets de mille francs et un billet de cinquante francs...

Il les lui tendit silencieusement.

Elle les prit, les plia, les passa dans un de ses gants.

—Merci, monsieur...

Et s'asseyant devant le bureau :

—Je vais vous signer une reconnaissance de pareille somme...

—Vous êtes folle !

—Je le veux ! dit-elle avec la même douceur, la même simplicité.

C'est une avance que je vous demande, et non, une aumône. Dans quelques années, quand je le pourrai, je vous la rembourserai.

Elle prit une feuille de papier, écrivit et signa.

Elle laissa la feuille sur le bureau.

Il la saisit avec une sorte d'impatience, la déchira et la jeta au panier.

Elle ne le regardait pas.

Si elle l'avait regardé, à ce moment-là, elle eût surpris dans son regard une sorte de colère mêlée à l'attendrissement.

Ses yeux étaient un peu mouillés.

—Merci, dit-elle, et adieu, monsieur.

—Un mot, pourtant, encore un mot.

—Dites.

—Vous ne me ferez pas connaître ma fille ?

—A quoi bon ?

—Vous ne me l'amènerez jamais ?

—Jamais !

—Vous êtes cruelle !

—J'ai trop souffert. Je ne suis que juste.

Il retomba dans son fauteuil, comme fatigué, les coudes sur le bureau, la tête dans les mains.

—Adieu, monsieur, fit-elle encore.

—Adieu, Liette.

Et il ne la conduisit pas.

III

C'était peu de temps après sa sortie de l'asile de Vaucluse, et avant d'avoir retrouvé son mari, que Liette avait fait, au bureau des nouvelles, avenue Victoria, connaissance de cette femme à figure mélancolique, Marie-Thérèse, qu'elle ramena chez elle, ainsi que nous l'avons raconté.

Rue Saint-Séverin, cette pauvre femme se mit à pleurer.

—Je vous demande pardon, madame, dit-elle à Liette, vous ne me connaissez pas et je m'abandonne ainsi devant vous à tout mon chagrin...

Liette aussi pleurait, disant :

—N'avons-nous pas la même peine ?

—Non ! Heureusement pour vous.

—Comment cela ?

—J'ai cru comprendre que si vous aviez été jadis obligée d'abandonner votre fille, vous espérez du moins qu'elle vous sera bientôt rendue...

—C'est vrai... Pardon, madame.

—Votre fille, l'Assistance la surveille toujours... Tandis que mon fils, lui, a disparu depuis longtemps. Il vagabonde par les chemins, sans défense contre toutes les tentations. Qu'est-il devenu ? Je lis toutes les affaires judiciaires qui se passent en France, tous les récits des crimes qui s'y commettent. Je crains toujours de voir son nom mêlé à quelque terrible tragédie...

—Son nom ? interrogea Liette.

—Celui sous lequel il a été abandonné. Mon fils s'appelle Borouille... Elle s'essuya les yeux, puis, prise d'un besoin de confidences que comprendront tous ceux qui ont éprouvé de grandes tristesses, elle conta à Liette sa navrante histoire.

La voici, telle qu'elle apparut dans cette confidence.

Marie-Thérèse avait perdu encore en bas âge son père et sa mère.

Une voisine l'avait portée au tour, certaine nuit, et la charité administrative avait pris soin d'elle.

Elle avait été envoyée dans une ferme des Ardennes.

Mais, plus heureuse que Charlot et que Bertino, elle avait grandi là, sans avoir à changer de nourricier, sans passer d'une main à une autre main, considérée à peu près comme la fille de la maison.

Elle avait quinze ans déjà lorsque son sort se modifia. La mort du fermier et de la fermière, la vente de la ferme, le morcellement de la propriété, les bâtiments convertis en usine, agrandis, méconnaissables, tout cela força Marie-Thérèse à chercher autre part à gagner sa vie.

Elle fut placée en apprentissage dans un groupe industriel composée d'une quinzaine d'enfants ayant à peu près son âge et dépendant d'une grosse filature de Donchery.

Le travail y était bien distribué. La nourriture suffisante, la discipline rigoureuse, mais sans cruauté ni injustice.

Deux années se passèrent ainsi.

Marie-Thérèse était devenue grande et elle était maintenant très belle. Bien qu'elle eût dix-sept ans à peine, on lui eût donné vingt ans. Élégante et belle, elle devait bien vite attirer les regards, et personne ne la défendrait contre les vicesseuses trompeuses, contre les douces paroles qui endorment, contre la séduction qui aveugle.

Ces enfants sont livrées à elles-mêmes et leur existence est si vide de bonheur qu'elles acceptent tout de suite l'affection qui leur est offerte, quand celui qui l'offre a le regard bien tendre, la parole flatteuse, quand il ne craint pas de mentir et qu'il est plein d'ardeur.

A la filature, Marie-Thérèse s'aperçut bien vite qu'un jeune homme s'occupait d'elle.

Il recherchait sa présence.

Il savait dans quel atelier elle travaillait, quelles étaient ses heures de sortie, où elle se rendait de préférence, sa journée de travail terminée.

Les dimanches, lorsqu'elle se promenait avec d'autres fillettes, sous la conduite d'une ouvrière de la filature, elle était également sûre de le rencontrer sur son chemin.

Il la contemplait. C'était à elle seulement qu'il souriait ; c'était elle seule qu'il voyait. Il ne s'occupait pas des autres.

Tout d'abord, elle ne voulut pas le croire.